

Daniel Poulin

Dans les coulisses de *110 %*



Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514 949-7368
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Dessins des couvertures : Marc Fortin
Mise en page : Édiscript enr.
Correction : Mélanie Trudeau

Les Éditions au Carré remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.



Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2010
Dépôt légal :
4^e trimestre 2010
ISBN : 978-2-923335-29-2

DISTRIBUTION

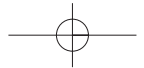
Prologue inc.
1650, boulevard Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1 800 363-2864
Télécopieur : 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca

Table des matières

Préface de Pierre Trudel.....	11
Avant-propos.....	13
Mise au point.....	17
Chapitre 1	
Le premier animateur, Paul Rivard	19
Chapitre 2	
Le seul et unique Michel Villeneuve.....	33
Chapitre 3	
Le mentor Éric Lavallée.....	47
Chapitre 4	
Le souriant Jean Pagé.....	61
Chapitre 5	
Les coaches Michel Bergeron et Jean Perron	73
Chapitre 6	
Des anciens Canadiens.....	85
Chapitre 7	
L'homme à tout faire, François Gagnon	97

Chapitre 8	
Trois journalistes de l'écrit	109
Chapitre 9	
Les gars de radio	119
Chapitre 10	
Les gars de char	133
Chapitre 11	
Fans de <i>110 %</i>	143
Épilogue	167

*À Jean Denoncourt, décédé le 2 novembre 2001
lors d'un accident d'automobile
après s'être endormi au volant au retour de 110 %*



Préface de Pierre Trudel

110 % : une émission culte ? Sans doute.

110 % : une émission d'information ? Non.

110 % : un show ? Nous y voilà.

Un show avec débats enflammés, diront certains ; criards, affirmeront d'autres. Mais des débats entre des intervenants qui auront contribué à écrire toutes les petites histoires qui ont marqué, façonné, cette émission dont tant de gens ont parlé, tout en niant la regarder.

Ce livre, signé Daniel Poulin, c'est du bonbon. Vous aurez de la difficulté à ne pas le lire d'un seul trait. J'emprunte ici à Jean Perron : « L'auteur n'y va pas avec le dos de la main morte. » Tous ceux qui ont débattu à 110 % y passent, sauf trois ou quatre, notamment Pierre Rinfret sur qui Poulin écrit : « Mon père m'a dit un jour : "Mon fils, si tu n'as rien de bon à dire sur quelqu'un, tais-toi." »

La table était mise et tout le monde y passe. L'auteur nous amène vraiment dans les coulisses de 110 %, s'attardant sur les principales têtes d'affiche, notamment Michel Villeneuve, qui affirme — deux fois plutôt qu'une — avec arrogance : « Le meilleur, c'est moi... le meilleur débatteur, c'était moi » et qui s'approprie à toutes fins utiles la paternité de l'émission.

Probablement que TQS est devenu V pour V... illeneuve !

Arrivé dans le monde du sport après quelques années passées dans celui du spectacle, j'ai toujours affirmé qu'il y avait plus de bitchage dans le premier que le dernier. Daniel Poulin le démontre, et vous constaterez qu'on jouait souvent plus dur en coulisses que devant les caméras.

Du bonbon, que je vous dis !

À 110 %, on a préféré le spectacle à l'info, les échanges criards plutôt que les déclarations posées. Beaucoup ont aimé, beaucoup n'ont pas aimé. Tous doivent lire ce livre impossible à résumer ici, en quelques lignes, tant le contenu est révélateur. Vous allez apprécier. Garanti.

Pierre Trudel a connu une carrière prolifique à la radio, principalement à CKAC où il a animé, durant 20 ans, Les amateurs de sport. Pendant sept ans, il a signé la chronique « Antennes » au journal La Presse.

Avant-propos

S'il faut en croire plusieurs observateurs du milieu des médias, le monde du sport traverserait une sombre période et la crédibilité de certains membres de la tribune sportive serait à son plus bas niveau. Le collègue Robert Frosi de Radio-Canada n'y va pas de main morte : « Sous le prétexte du commentaire, on dit des choses absolument démentielles. On pourrait être poursuivi pour avoir dit de telles choses¹. »

Dans la même veine, on pointe du doigt les nombreuses émissions — radio et télé — consacrées aux débats entourant l'univers des sports. On affirme qu'elles seraient à l'origine du nivellement par le bas du journalisme. Et bien sûr, la mère de tous ces écarts de langage, c'est *110 %*, qui a engendré la prolifération de ces débats supposément éclairants.

Voilà une accusation facile, mais injustifiée, *110 %* n'ayant jamais eu la prétention de faire du journalisme. D'abord et avant tout, *110 %* était un show, un spectacle. Il m'aura fallu beaucoup de temps avant d'en prendre véritablement conscience, moi qui provenais de la vénérable Société Radio-Canada. J'y ai passé plus de 25 ans de ma vie professionnelle, dont 20 ans à Toronto. À Radio-Canada, le « je » ne doit pas faire partie du vocabulaire des journalistes tandis qu'à *110 %*, l'ego des participants était à l'avant-plan. « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage », disait Boileau. Éric Lavallée, le maître d'œuvre de *110 %*, s'inspirait sans doute du grand poète français, ne cessant de répéter 20 fois plutôt qu'une le même message :

1. *Christiane Charette*, 27 janvier 2010.

« Mettez-en, monsieur Poulin, choquez-vous, parlez fort, ne vous gênez pas ! »

Cette façon de faire en ondes allait un peu (beaucoup) contre tout ce qu'on m'avait enseigné dans une autre vie de communicateur. Nombreuses sont les occasions où j'aurais souhaité ne pas avoir proféré les énormités qui sont sorties de ma bouche dans le feu de l'action. Mais voilà : c'était précisément ce que le client demandait. Être arrogant, outrancier, agressif afin de faire du show-business, tout cela constituait l'essence même des débats. Se laisser aller, oublier la caméra et le micro, donner libre cours à tout ce qui vous passait par la tête : telle était la formule de cette émission qui ne laissait personne indifférent.

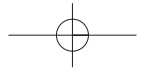
L'émission ratisait large. Tous les publics étaient atteints : hommes et femmes, jeunes et vieux, intellos et ouvriers, riches ou pauvres. Personne n'y échappait et tous avaient une opinion sur l'un et l'autre des débatteurs. Toutes ces années où j'ai participé à cette émission quotidienne, j'ai constamment reçu les commentaires et réactions — pas toujours polis — d'un public extrêmement allumé. Que ce soit dans la rue, au restaurant, en autobus ou dans le métro, ces témoignages confirmaient un fait indéniable : 110 % faisait partie des mœurs et du quotidien des gens.

Un thème revenait sans cesse : comment vous entendez-vous entre débatteurs en dehors des ondes ? La réponse à cette question, vous la trouverez dans ce livre. Avec les nuances qui s'imposent. Dans l'ensemble, tous les débatteurs se conduisaient de façon civilisée avant et après les débats. Certes, il y a eu des débordements. Certains en sont presque venus aux coups. Des échanges verbaux acrimonieux font également partie de la petite histoire de l'émission. Oui, Michel Villeneuve faisait suer ; oui, Gabriel Grégoire était bizarre ; oui, Serge Amyot aimait piquer et provoquer ; oui, « Ti-Guy » Émond amusait et se livrait à des pitreries. Mais tous faisaient partie de la même équipe et chacun était accepté dans un climat de bonne camaraderie et de saine rivalité. Des débatteurs ont même développé des relations intenses après s'être connus dans le contexte de l'émission. Une maquilleuse et un débatteur ont éventuellement formé un

couple. Et que dire de ce commentateur qui s'est rapproché d'une invitée lors d'une soirée particulièrement animée ? Leurs débats se sont vite transformés en ébats plutôt athlétiques sur le matelas à tel point qu'on raconte que le lit s'est effondré, le couple se retrouvant sur le plancher !

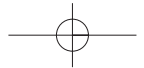
Durant 10 ans, *110 %* aura donné lieu à des émissions de plaisir intense, de simplicité désarmante, de vécu sincère et de souvenirs intarissables. Il est malheureux que le show ait disparu. Sa remplaçante aura eu beau tenter de remplir le vide créé par son absence, elle n'y est pas vraiment parvenue. On ne peut se copier soi-même et espérer arriver au même résultat.

Tout comme les Nordiques et les Expos, *110 %* fait partie de notre histoire. Renaîtront-ils un jour ? Les Nordiques : on peut l'espérer ; les Expos : peu probable ; *110 %* : qui sait !



Mise au point

Quelques débatteurs sont absents de ce portrait de *110 %* pour diverses raisons, à commencer par ceux qui n'étaient qu'occasionnels à *110 %* avant de devenir habituels à *L'attaque à 5* (p. ex. Richard Labbé et Tony Marinaro). J'ai approché Pierre Lecours au téléphone et sa réaction fut fidèle au personnage : « Ça ne m'intéresse pas et je n'en ai rien à foutre. » Moultes tentatives de rencontrer Yvon Pedneault et Guy Émond se sont soldées par un échec, tous les deux accumulant les excuses pour ne pas se présenter. Après avoir d'abord manifesté un certain intérêt pour la chose, Serge Amyot a finalement décliné mon invitation, à mon grand désarroi, prétextant ne plus vouloir être sous les feux de la rampe. Quant à Gabriel Grégoire, non seulement ne souhaitait-il pas contribuer à ce projet, mais en plus, il n'a pas voulu préciser le pourquoi de son refus. Finalement, j'ai préféré ne pas inclure Pierre Rinfret dans les coulisses de *110 %*, me rappelant ce conseil de mon défunt père, homme de peu de mots, qui m'avait dit un jour : « Mon fils, si tu n'as rien de bon à dire sur quelqu'un, tais-toi. »



Chapitre 1

Le premier animateur, Paul Rivard

Une première saison sans débats

Pas de doute, les débats enflammés entre les grosses têtes d'affiche ont propulsé *110 %* dans les ligues majeures de la télévision. C'est grâce aux prises de bec parfois violentes entre les Bergeron, Villeneuve, Perron et Grégoire, pour ne nommer que ceux-là, que le public syntonisait, soir après soir, TQS. Paul Rivard en est bien conscient. Pourtant, le premier animateur de la quotidienne est passé à un cheveu près d'être remercié par la direction de la station avant même d'avoir pu diriger un seul débat.

Printemps 1998, Rivard revient de Nagano, après une affectation aux communications pour l'équipe canadienne aux Jeux olympiques. Le téléphone sonne. Au bout du fil, Luc Doyon, le nouveau directeur de la programmation du Mouton Noir qui a l'énorme défi de relancer une station aux prises avec toutes sortes de difficultés. Doyon lui offre d'animer une émission sportive, un créneau quasi inexistant dans la programmation de TQS. La proposition est alléchante, mais elle survient au moment où la plupart des animateurs vedettes claquent la porte pour fuir le réseau en perte de vitesse.

« Je faisais partie des rarissimes personnes qui, au lieu de sortir de TQS par les portes tournantes, étaient d'accord pour y entrer. Luc Doyon avait en tête un magazine irrévérencieux, présenté en fin de soirée et qui devait aller chercher même les plus rébarbatifs au sport. J'ai accepté », se rappelle l'ex-animateur.

La formule de l'émission est mitonnée durant le printemps. Rivard prend la barre d'un magazine d'une heure durant laquelle des chroniqueurs résument des livres ou des films de sport. Des portions d'entrevues et de résultats sont également au programme. Aucun débat n'est prévu dans cette quotidienne qui s'apparente davantage à un talk-show à ses débuts en septembre 1998. Même le nom *110 %*, tiré du cliché sportif bien connu, n'est pas envisagé. Les patrons souhaitent baptiser le nouveau magazine *C'est du sport*. Le mérite derrière le titre finalement adopté revient au recherchiste Guy Lachance. « Tout le monde a crié au génie et c'est resté », se remémore Paul Rivard. Aussi brillant soit-il, le nom de l'émission n'allait pas, seul, suffire à attirer le public.

Pour la première, les diffuseurs misent sur un contenu plus glamour pour séduire les téléspectateurs. Plusieurs reportages de l'émission traitent de l'ouverture du restaurant montréalais Planet Hollywood. De nombreuses personnalités sportives avaient défilé sur le tapis rouge, et TQS espérait attirer des adeptes autant de sport que de showbiz avec ces images. Erreur ! Les réseaux adverses n'ont jamais été inquiétés ce soir-là, du moins pas TVA, qui a opposé dans le même créneau horaire *Le Point J*. Bref, les cotes d'écoute devaient exploser, mais chez... le concurrent. « Quand tu commences contre *Le Point J* et Julie Snyder, tu sais qu'il n'y en aura pas de facile », observera Paul Rivard.

Au bout de trois mois de cotes d'écoute décevantes — en deçà de la barre symbolique des 100 000 téléspectateurs —, le magazine qui durait initialement une heure est tronqué de 30 minutes. Malgré les présences répétées du Doc Mailloux, l'invité le plus populaire des premières émissions selon Rivard, le public ne suit pas. « Le Doc avait fait des chroniques extraordinaires sur les parents fous au hockey et la violence dans le sport. Il traitait de sujets chauds comme l'homosexualité et le machisme au hockey. Mais les résultats en termes de cotes d'écoute n'étaient pas là. »

La télévision est un milieu extrêmement ingrat envers ses artisans. Les résultats aux sondages bisannuels font foi de tout pour les annonceurs, et les décideurs le savent très bien. Les

piètres performances de la première saison de *110 %* ne laissaient rien présager de bon pour la suite des choses. Malgré la durée raccourcie à 30 minutes en 1999, l'émission ne décolle toujours pas. Un jour de février, Luc Doyon dîne avec Paul Rivard et les nouvelles qu'il entend lui communiquer sont loin d'être réjouissantes. « Il m'a dit, écoute, c'est fini. En mai, on va couper le show, ça ne fonctionne pas, je me suis trompé. » L'émission qui allait lancer la mode des débats sportifs s'apprêtait à mourir avant même d'avoir présenté un seul de ces affrontements verbaux. Plutôt paradoxal.

La fin de *110 %* avait beau être annoncée pour mai, il fallait encore diffuser trois mois de quotidiennes. Malgré sa déception, l'équipe se réunit au début du mois de mars afin de revoir le concept, au moins pour tenter de récolter de meilleurs résultats aux sondages printaniers. Durant le brainstorming, l'idée d'un débat entre grosses pointures qui discuteraient d'un sujet sportif est lancée de façon anodine.

D'où pouvait bien venir cette suggestion qui allait permettre à *110 %* de reprendre son souffle, et, même, de conserver l'antenne jusqu'en 2009 ? Paul Rivard a sa petite idée là-dessus. Il se souvient que Réjean Tremblay, l'un des premiers chroniqueurs de l'émission, avait « ses entrées auprès de la haute direction ». L'ancien animateur imagine très bien le chroniqueur de *La Presse* suggérant aux patrons de TQS d'incorporer des débats au magazine.

« Réjean visait toujours à se placer quelque part, ce n'était jamais tout à fait gratuit, confie Paul Rivard avec le sourire. Je me rappelle qu'il m'a dit : "Ce serait formidable si on faisait des débats avec des vieux chroniqueurs comme moi." Je ne serais pas surpris qu'il en ait glissé un mot à Luc Doyon. »

L'expérience est donc tentée une première fois en mars. Le dé clic est instantané : tant la direction que le public embarque. Si bien qu'en mai, les débats sont insérés dans la quotidienne à raison de trois fois par semaine. La suite fait désormais partie de la petite histoire. L'émission reviendra en ondes en 2000 et le restera durant neuf ans en misant exclusivement sur cette formule de débat journalier qui a fait sa renommée.

Tensions et controverses

Réunir quatre ou cinq experts, tous convaincus de leur point de vue, autour d'une même table provoque inévitablement des flammèches. À titre d'animateur, Paul Rivard s'est retrouvé la plupart du temps au cœur de débats explosifs qui ont parfois dégénéré. En plus de gérer les propos des invités, il devait tenir compte de leur ego « souvent aussi gros que la place Ville-Marie », dira-t-il dans une entrevue accordée à *The Gazette* en mars 2003. Bien souvent, Rivard avait la tâche ingrate d'intervenir, sans pour autant éteindre complètement le feu, puisque l'émission diffusée en direct faisait évidemment ses choux gras des violentes disputes de ses débatteurs.

Les débordements étaient inévitables, mais un soir de mai 2002, l'émission a carrément dérapé. La veille, Jean Perron, un régulier des débats, avait laissé entendre que le hockeyeur Yanic Perreault n'avait pas disputé le cinquième match de la demi-finale du Canadien contre les Hurricanes de la Caroline, non pas parce qu'il était malade, mais parce que son entraîneur, Michel Therrien, lui avait demandé de rester chez lui.

Perron alléguait que ses sources étaient en béton au sein de l'organisation du Tricolore. Il était formel : Therrien était en froid avec son joueur de centre. Le lendemain, le journaliste François Gagnon et le commentateur Pierre Rinfret ont laissé entendre avant le début de *110 %* qu'ils allaient remettre Jean Perron à sa place. Les deux débatteurs ont tout fait pour démolir la crédibilité de l'ancien entraîneur du Canadien, l'accusant de n'être qu'un « ouvreux » de porte et remettant en doute la véracité de ses sources. (Nous reviendrons sur cet épisode dans un prochain chapitre.)

« C'est la première fois que quelqu'un a été attaqué et tabassé en ondes », se souvient Paul Rivard. S'il confesse avoir été attristé par ces propos virulents et démesurés, il admet n'avoir rien fait pour s'opposer à ce véritable lynchage en direct. Avec le recul, Rivard croit qu'il aurait dû intervenir lorsqu'il a senti l'huile bouillir. Il a préféré laisser la triste scène se poursuivre, pressentant des cotes d'écoute monstres. « Nous ne savions pas ce que nous tenions entre les mains, mais nous

savions que c'était une bombe à marketing. Ça allait être *the talk of the town*. Si quelqu'un avait grimpé par-dessus la table, qu'est-ce que nous aurions fait ? Nous serions intervenus. Éric Lavallée et moi, nous communiquions via écouteurs. Nous faisons du spectacle, alors oui, nous rêvions que deux personnes s'empoignent vigoureusement, nous ne mentirons pas. Nous ne voulions pas de blessés, mais il y a des émissions qui ont fait la manchette pour moins que ça. »

L'histoire a eu un impact considérable dans les médias. Quelques mois plus tard, la une du cahier des sports du quotidien *The Gazette* était consacrée à *110 %*. « On faisait le *front* d'un journal anglophone, c'était rendu vraiment gros », dit l'ex-animateur. Plusieurs mois après l'incident, les journalistes parlaient encore de ce qui était devenu « l'Affaire Jean Perron ». Au lancement de la programmation à l'automne 2003, Paul Rivard se souvient d'avoir répondu à des questions à ce sujet. Beaucoup de fidèles de l'émission se demandaient si le torchon brûlait toujours entre Jean Perron et les débatteurs Gagnon et Rinfret.

Celui qui a tenu cinq ans la barre de *110 %* a aussi eu sa part de conflits à l'interne. L'ancien animateur ne s'en cache pas, ses relations n'ont jamais été au beau fixe avec Michel Villeneuve. Les tensions entre les deux communicateurs remontent au tout début de l'émission. Malgré une première saison difficile, Rivard remporte en mars 1999 le premier de quatre MétroStars que lui vaudra l'animation de la quotidienne. Les statuettes remportées par les artisans de TQS n'étaient pas légion à cette époque. « Je pense qu'il y avait juste Sonia Benezra qui en avait gagné un, huit ans plus tôt », se remémore le récipiendaire. Fière de ce premier MétroStar pour *110 %*, la direction du Mouton Noir convoque tous ses employés pour une réunion spéciale. « J'étais seul à présenter un trophée, tout le personnel était là. Une seule personne me tournait le dos, assise à son pupitre, c'était Michel Villeneuve. Il était ridicule, un vrai clown. Il était à son pupitre alors qu'il y avait 200 personnes qui me regardaient », raconte Paul Rivard.

L'ancien animateur soutient même que Villeneuve a tenté à plusieurs reprises de faire dérailler l'émission. Il serait allé voir

Luc Doyon pour lui dire que le monde sportif n'appréciait pas le concept qui était voué à l'échec. Ironie du sort, le présumé détracteur se retrouvera quelques années plus tard dans le siège même de Rivard, devenant son remplaçant à l'occasion.

Paul Rivard reconnaît toutefois que le ton « baveux » et l'attitude irrévérencieuse de Michel Villeneuve contribuaient à mousser le succès de l'émission. Il se rappelle en particulier un épisode durant le lock-out à Radio-Canada en 2002 où l'équipe de *La soirée du hockey* avait été invitée à débattre à 110 %. Éric Lavallée avait concocté en ouverture un montage particulièrement savoureux avec les quatre visages des commentateurs du hockey de la SRC. « Et, dans le coin, il y avait la face de Michel Villeneuve qui sortait du Q de TQS. Éric s'était amusé comme un enfant », dit Rivard. Cette soirée fait d'ailleurs partie de ses plus beaux souvenirs à la barre de la quotidienne.

L'ex-animateur le reconnaît, il a toujours eu le pif pour alimenter les différends entre les invités. Les ego parfois démesurés des débatteurs lui facilitaient souvent la tâche, mais il ne se gênait pas pour y ajouter son grain de sel, au risque de provoquer des dégâts. Un soir, alors que l'émission portait sur la Formule 1, une violente dispute a éclaté entre Bertrand Godin et Réjean Tremblay. Ce dernier n'avait pas digéré que l'ex-pilote lui reproche en ondes de courir les conférences de presse uniquement pour manger des petits sandwiches. « Tremblay était en *ta...* ! Je n'ai même pas besoin de décrire sa colère. Moi, j'ai senti que j'avais encore de la matière, donc j'ai alimenté la chicane », dit Paul Rivard. Bertrand Godin, pour sa part, a cessé sa collaboration durant plusieurs mois après cette soirée. Plusieurs autres épisodes de tension sont survenus, notamment avec Michel Villeneuve et Bertrand Raymond, qui n'ont jamais pu sentir Gabriel Grégoire, et n'ont jamais manqué de le lui signifier.

Paul Rivard travaillait en étroite collaboration avec le responsable au contenu, Éric Lavallée, mais il soutient n'être jamais intervenu dans le choix des invités. Évidemment, les décisions de Lavallée étaient prises en fonction des répercussions probables du passage des débatteurs. Cela explique pourquoi Gabriel Grégoire est devenu un régulier. Chacune de

ses présences provoquait des étincelles. Ses propos, parfois très controversés, étaient souvent mal accueillis, même sur le plateau, si bien que la moitié de l'équipe de *110 %* le détestait. « On se demandait parfois s'il ne sauterait pas de l'autre côté de la table pour se battre avec Michel Villeneuve, dit Rivard. Peu importe si ce que disaient les débatteurs était gros comme le bras, s'ils faisaient un bon show, ils étaient rappelés. »

La direction de TQS ne cherchait pas foncièrement à créer tous ces esclandres, mais ils étaient bienvenus. « On n'a jamais créé une fausse engueulade. Les sujets étaient choisis et les débatteurs adoptaient une position. Parfois, comme dans l'Affaire Jean Perron, on s'est rendu compte trop tard, en voyant les dommages collatéraux, qu'on aurait dû agir plus vite. Mais on avait l'excuse du direct, et ça reste une bonne excuse », affirme Rivard.

En dépit de ces rivalités, une réelle complicité s'était installée entre les réguliers de *110 %*. Les débats se poursuivaient souvent même une fois l'émission terminée. Un soir où les échanges avaient été particulièrement intéressants, Paul Rivard se rappelle avoir continué la discussion à l'extérieur de la station jusqu'à minuit et demi, une heure après la fin de la quotidienne. « On écoutait les histoires de Michel Bergeron sur le Canadien. On l'écoutait dehors, sur le trottoir, devant la porte barrée de TQS, tellement on aimait ce qu'on faisait. »

Une émission culte

Les débats de la quotidienne ont atteint une popularité inespérée. L'émission est parvenue à attirer jusqu'à un sommet de plus de 400 000 fidèles dans ses meilleures soirées. En quelques mois, Paul Rivard est devenu la coqueluche du public. On l'apostrophait régulièrement pour lui demander son avis sur tel joueur de hockey ou sur telle décision de l'état-major du Canadien. Dans les semaines qui ont suivi l'Affaire Jean Perron, les fidèles de *110 %* ont été nombreux à s'enquérir de l'état des relations entre l'ex-entraîneur et les autres débatteurs. Les téléspectateurs ont d'ailleurs été très durs à l'égard de Rivard à la suite de cet incident. Il a reçu des centaines de courriels de gens

qui prenaient majoritairement la défense de Perron. L'animateur était très sensible à ces critiques. « Je voulais faire l'unanimité, je voulais que tout le monde m'aime. Mais avec cette histoire, on s'est fait ramasser d'aplomb », confie-t-il.

Le pilote de *110 %* adorait son statut privilégié à la barre d'une quotidienne désormais ancrée dans les habitudes télévisuelles des Québécois. Il dirigeait une émission qui attirait la masse, et cette idée lui plaisait énormément. Un jour qu'il se trouvait au Salon national de la pourvoirie, chasse et pêche, un représentant de cette organisation l'a interpellé pour le féliciter. « Il me parlait comme si j'étais un coach ou un proche parent. Il m'a dit : "Te rends-tu compte à quel point vous avez quelque chose d'extraordinaire entre les mains. C'est simple, *110 %* est une émission culte." J'ai alors vraiment réalisé qu'on avait obtenu ce statut tant convoité en télévision. Le titre de notre émission était rentré dans la société au même titre que Kleenex l'est pour le mouchoir en papier. »

Voilà pourquoi il a toujours été déçu que certains influents chroniqueurs de quotidiens crachent sur l'émission malgré sa popularité. « À *La Presse*, Pierre Trudel a toujours été très hautain lorsqu'il parlait de nous. Ronald King a aussi levé le nez sur *110 %* », déplore-t-il. Bertrand Raymond du *Journal de Montréal* regardait aussi la quotidienne de haut, selon Rivard, même s'il était lui-même débatteur à l'occasion. « Il appelait ça le *freak show* », se souvient l'ex-animateur.

Un départ incompris du public

En 2003, *110 %* est à son apogée. Les débats houleux sont fréquents et le public demeure fidèle, malgré l'heure tardive de la quotidienne. Aux commandes de l'émission depuis maintenant cinq ans, Paul Rivard est totalement à l'aise dans son rôle, et tout semble indiquer qu'il sera de retour à l'automne pour piloter une autre saison. Mais, mini-coup de théâtre dans le monde de la télé, TQS annonce durant l'été qu'elle se lance dans la bataille des émissions matinales avec *Caféine*. Le Mouton Noir avait décidé lui aussi de produire son magazine pour concurrencer *Salut, Bonjour!* et Guy Mongrain, qui jouissaient

d'un quasi-monopole tôt le matin. Autre surprise, l'animation de cette nouveauté est confiée à Paul Rivard ! Dans le petit milieu de la télévision, et surtout, de *110 %*, c'est la consternation. Son départ de *110 %* prend tout le monde par surprise et les rumeurs de renvoi camouflé fusent de toute part. Rien n'est plus faux, argue toutefois le principal intéressé. « J'ai quitté *110 %* pour accepter l'offre la plus extraordinaire de toute ma carrière. C'était l'apogée, le pinacle ! On me nommait animateur d'un magazine de trois heures lancé contre *Salut, Bonjour* ! C'est la plus belle chose qui me soit arrivée dans ma vie professionnelle. »

Le vétéran communicateur ne pouvait laisser passer pareille occasion. Avec la couverture de cinq jeux olympiques derrière la cravate, Rivard, qui avait également été affecté aux sports à *Salut Bonjour* en début de carrière, voit l'occasion de prouver l'étendue de son talent. « Je pouvais démontrer que je n'étais pas unidimensionnel et traiter d'actualité générale et pas seulement de sujets sportifs. Je ne vois pas pourquoi on m'aurait mis dehors de *110 %*, qui roulait tout seul, pour me lancer dans *Caféine* », dit-il. Même s'il ne s'agissait pas de sa principale motivation, l'ex-animateur confie sans pudeur que le traitement associé à ses fonctions à *Caféine* l'a aidé à prendre la décision d'accepter ce nouveau poste matinal.

Paul Rivard est demeuré avec le Mouton Noir jusqu'à l'hiver 2005. Après 16 ans de « télévision extrême » comme il l'a qualifié lui-même, celui qui n'avait jamais travaillé en fonction d'un horaire de neuf à cinq a choisi de se consacrer exclusivement à la boîte de production Communications Rivage, dont il est le copropriétaire. Son passage à *Caféine* ne l'a pas empêché de suivre le développement de *110 %*, qui est demeuré en ondes six ans après son départ.

De par sa position d'observateur, il a été en mesure de juger la quotidienne d'un œil plus critique. Il reconnaît les bons coups du coordonnateur Éric Lavallée qui a toujours eu, dit-il, un flair incroyable pour inviter des débatteurs qui allaient accrocher le public. Enrico Ciccone, Marc Bureau, Dave Morissette et Gabriel Grégoire ont tous été recrutés par Lavallée. « La liste

de personnes qu'il a mises sur la *mappe* est hallucinante. Tous ces gars lui doivent une fière chandelle, c'est un peu grâce à Éric si on les voit ailleurs aujourd'hui », affirme Paul Rivard.

C'est d'ailleurs Lavallée qui a milité pour que Jean Pagé hérite de l'animation de *110 %*, au dire de Rivard. Que pense-t-il de son successeur ? Il refuse de se prononcer. « Leurs cotes d'écoute ont augmenté après mon départ, mais à mon avis, l'animateur ne sera toujours qu'un accessoire dans une quotidienne de ce genre-là. Il doit être bon, mais ce qui fait la force du show, ça demeurera toujours les débats. Et je n'enlève rien à Jean en disant ça. »

Fait intéressant, ce n'est pas Pagé, mais bien Mario Langlois, qui fut d'abord pressenti pour prendre la relève de Paul Rivard. Un imbroglio entre Québecor et la station de radio CKAC allait toutefois changer le cours des choses. En 2003, des rumeurs persistantes laissaient entendre que le groupe de presse dirigé par Pierre-Karl Péladeau s'apprêtait à mettre la main sur CKAC. Langlois animait alors *Les amateurs de sports* à la station AM. La direction de TQS lui avait offert les rênes de *110 %* et un communiqué annonçant la nouvelle devait être diffusé incessamment. « Mario était notre premier choix, dit Luc Doyon. Je l'avais rencontré et il était emballé par le rôle. Sauf qu'il devait s'assurer que son contrat à la radio ne contenait pas de clause d'exclusivité, car, s'il en contenait une, je savais que TVA, une fois propriétaire de CKAC, ne le laisserait pas animer un show à TQS. »

Après vérification, Mario Langlois a recontacté avec Doyon pour lui expliquer qu'une telle entente le liait effectivement à CKAC. « La même journée, le patron de TVA, Raynald Brière, m'a convoqué dans son bureau, se souvient Langlois. Il m'a gentiment expliqué, avec le sourire, qu'il me poursuivrait si j'allais à TQS, et que c'est à TVA que j'obtiendrais une émission de sport. » Sans même être encore propriétaire du 730 AM, Québecor agissait comme si cette station lui appartenait déjà. Une pratique d'affaires pour le moins étonnante, surtout que la transaction ne sera finalement jamais conclue entre CKAC et TVA.

Mario Langlois aurait toutes les raisons d'en vouloir aux patrons de TVA. Non seulement n'a-t-il jamais été à la barre des débats de *110 %*, mais il a également dû faire une croix sur un poste d'animateur à TVA. « Avec *Les amateurs de sports* et *110 %*, j'aurais été en excellente position, admet Langlois. Mais c'est la vie. Dans ce milieu, on profite des contrats qui passent. Je me considère quand même comme chanceux au niveau professionnel. »

Alors qu'il animait *Caféine*, Paul Rivard a assisté en spectateur à l'émergence des débats sportifs chez les réseaux concurrents. Radio-Canada a d'abord emboîté le pas au Mouton Noir en lançant à l'automne 2005 *Au-dessus de la mêlée* avec... Mario Langlois. L'ancien animateur de CKAC, et ex-débatteur de *110 %*, se défend bien d'avoir imité le concept du Mouton Noir à la société d'État. « Nous n'avons pas copié *110 %*. Notre style était bien différent. Nous avons bien fait et nous les avons même battus dans les sondages la première année », souligne Langlois. À ses débuts, le magazine de la SRC abordait plusieurs sports, se démarquant ainsi de la quotidienne de TQS qui misait presque exclusivement sur le hockey pour ses débats.

La formule de *110 %* n'allait toutefois pas tarder à influencer les décideurs de Radio-Canada. Petit à petit, l'émission animée par Mario Langlois a délaissé sa vocation première pour se tourner davantage vers le sacro-saint Canadien. Quand le magazine a été rebaptisé *La zone*, deux ans plus tard, la place du hockey y est devenue prépondérante. Ce changement de cap a profondément irrité Langlois. « *Au-dessus de la mêlée* aurait pu durer 20 ans. Au début, je croyais que le diffuseur ne visait pas uniquement à concurrencer les autres réseaux. Mais quand tu apprends, quelques années plus tard, que ce même diffuseur voulait se battre pour les plus grosses cotes d'écoute de fin de soirée, tu comprends pourquoi il a choisi de parler de hockey tous les jours. » De l'avis de Langlois, Radio-Canada s'est détournée de son mandat de télévision d'État en tombant dans le piège de la course à l'auditoire. « C'est sûr qu'on pouvait faire la même chose que les autres réseaux, mais quand tu gères l'argent des contribuables, c'est différent », observe le communicateur.

Quand *Au-dessus de la mêlée* a été retirée des ondes en 2007, la SRC a lancé *La zone*, avec à sa barre un certain Michel Villeneuve. Le Réseau des sports n'est pas demeuré en reste bien longtemps. En octobre 2008, Alain Crête a piloté la première édition de *L'antichambre*, un concept style talk-show qui allait relancer la guerre des cotes d'écoute de fin de soirée. Paul Rivard l'affirme avec assurance et beaucoup de fierté : les concurrents, aussi compétents soient-ils, se sont tous inspirés de la formule bien rodée de *110 %*. « *La zone* a offert une belle opposition, mais ça restait du *110 %* fait à Radio-Canada. RDS aura beau dire que leur décor est différent, ils font quand même du *110 %*, avec d'autres invités, dans un style convivial. Je le dis et le répète, les débats sportifs resteront longtemps associés à *110 %*. »

Évidemment, l'apparition de nouveaux joueurs sur les chaînes concurrentes a considérablement divisé la tarte. Les débatteurs compétents ont reçu des offres de la part des autres réseaux. Certains se sont même fait offrir des ponts d'or pour quitter *110 %*. « François Gagnon est parti pour RDS, Michel Villeneuve pour Radio-Canada, pour ne nommer que ceux-là. Peut-on les blâmer ? Quand tu peux améliorer ta position, c'est difficile à refuser. Gagnon se retrouve maintenant devant un auditoire de près d'un million de personnes, et Villeneuve est devenu chef d'antenne à la télévision d'État », commente l'ancien animateur.

Un auditoire qui s'émiette

L'arrivée des émissions concurrentes a inévitablement affaibli *110 %*. Avec le départ de nombreux débatteurs vedettes, une partie du public a déserté pour la SRC et RDS. En novembre 2008, les trois quotidiennes rivales attiraient, chacune, une moyenne de 120 000 fidèles. Les beaux jours de *110 %*, et de ses centaines de milliers de supporters, étaient définitivement révolus. « TQS avait perdu la plupart de ses grosses têtes d'affiche, ça explique la baisse de popularité. Avec François Gagnon et Michel Bergeron à RDS, *L'antichambre* est devenue un bulldozer », dit Rivard. La défection de ces gros joueurs a posé un

nouveau défi à TQS. Le réseau a dû se débrouiller pour trouver des débatteurs compétents tous les soirs. Certains commentateurs, auparavant invités sporadiquement par la station, se sont ainsi retrouvés beaucoup plus souvent sur le plateau de *110 %*. C'est notamment le cas de Ti-Guy Émond. La majorité des débatteurs appréciaient le sympathique chanteur et grand amateur de courses de chevaux, mais ses propos faisaient rarement l'unanimité. Mario Langlois déplore d'ailleurs le ton de *freak show* qui se dégageait les soirs où des invités déraillaient en ondes. Langlois se souvient d'une émission où, comme débatteur, il détenait des informations exclusives concernant le combat de boxe entre Lucian Bute et Markus Bayer. Des informations qu'il n'a jamais pu livrer alors que le débat se déroulait, en raison de l'exubérance et de la place prise par les débatteurs. « Parfois, tu savais que tu ne pourrais pas avoir de discussion, déplore le commentateur. Ti-Guy, ce n'est pas que je ne l'aime pas, mais ce soir-là, il avait contribué à ce que l'émission vire en spectacle. Mon argument était bon, et il aurait pu trancher le débat, mais le contenu passait en deuxième. J'ai toujours eu un problème avec ce genre d'orientation prise par *110 %*. »

En bon vétéran de la télévision, Mario Langlois accepte toutefois la position adoptée par le Mouton Noir. Il comprend parfaitement que le réseau ait misé sur des débats criards et enflammés, au détriment de la pertinence des propos. « Personne ne le disait trop fort, mais, le but, c'était que ça pète de temps en temps. TQS courait après ça. Ça m'a souvent contrarié et, me connaissant, j'ai préféré arrêter d'y aller pour éviter de péter moi-même une crise en ondes. »

Parmi tous les nouveaux débatteurs qui ont foulé le sol du studio de *110 %* après le départ des nombreuses vedettes, Jean-Charles Lajoie est probablement celui qui a causé la plus forte impression. « C'était comme dans une équipe, tu devais accepter tous les nouveaux joueurs », confie Mario Langlois, qui a eu maille à partir avec Lajoie, dès leur premier face-à-face à *110 %*. Langlois a été piqué au vif lorsqu'il a été invectivé en direct par Lajoie. « Nous étions en ondes depuis seulement quatre minutes et il était déjà monté sur ses grands chevaux, dit Langlois. Il

s'énervait parce que Halak gardait le filet pour la deuxième partie de la saison. Il m'a semblé farfelu, car il s'emportait pour rien. Il m'a dit : "Reste chez vous si tu ne veux pas en parler." Je me suis vraiment demandé pour qui il se prenait. Après ça, on dira que tout le monde se respectait dans les débats... »

Le départ des débatteurs les plus populaires a certainement nui à *110 %*. L'auditoire s'en est lourdement ressenti. Malgré la dégringolade des cotes d'écoute, Paul Rivard n'aurait jamais modifié le nom de la quotidienne qui a amorcé la mode des débats sportifs. S'il comprend que la nouvelle direction de V ait voulu faire table rase du passé de TQS en délaissant le titre *110 %* pour *L'attaque à 5*, il est attristé de voir une telle icône télévisuelle disparaître. « Il y a une certaine logique derrière ça, mais il me semble que le nom aurait dû survivre. J'aurais changé le concept et gardé le nom, mais pas l'inverse. Il faut le dire, *110 %* était peut-être la seule réussite de TQS, et elle n'existe plus aujourd'hui. »